

642 630

359192

# LE PEINTRE

DANS SON MÉNAGE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Par J. A. JACQUELIN et A. M. LAFORTELE.

Représentée pour les premières fois, à Paris, sur  
le théâtre des Jeunes Artistes, les 29 et 30  
Vendémiaire, an VIII.



A P A R I S,

Chez F A G E S, Editeur de Pièces de Théâtre,  
boulevard Martin, n<sup>o</sup>. 26, vis-à-vis le Théâtre  
des Jeunes Artistes.

---

---

A N V I I I.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ARTISTES.**

AUFINELLO, peintre.	<i>Lepeintre.</i>
MARIE, sa femme.	<i>Martin.</i>
AGATHE, leur fille.	<i>Granger.</i>
FLORVAL, amant d'Agathe.	<i>Thénard.</i>
BLAISOT, peintre du Mans. Niais.	<i>Monrose.</i>
BOLBAN, oncle de Florval.	<i>Dumas.</i>
Mad. VOISINET, mère du locataire de la maison où loge le peintre. Tracassière.	<i>Josse.</i>
Deux porteurs, dont un muet.	

**COUPLÉ D'ANNONCE.**

*Air : Chacun avec moi l'avouera. (de Philippe et Georgette.)*

Ici bas, sur chaque couleur,  
Le goût de chaque homme diffère ;  
Aux maris le jaune fait peur,  
Et le noir aux méchans sait plaire ; *(bis.)*  
Le buveur ennemi de l'eau *(bis.)*  
Donne au rouge la préférence ;  
Notre peintre pour son tableau  
Choisit le verd,  
Choisit le verd,  
C'est la couleur de l'espérance : *(ter.)*

---

---

# LE PEINTRE DANS SON MÉNAGE.

---

---

## A C T E P R E M I E R.

*Le théâtre représente un atelier de peintre. Çà et là des bosses, des armures et de vieux tableaux par terre. Trois chevalets, sur le premier, au-devant de la scène, à gauche, un tableau qui représente deux guerriers combattant sous les murs d'une forteresse. Sur le second, au milieu de l'atelier, un soldat qui détache un coup de hache sur le casque entr'ouvert d'Alexandre; et sur le troisième, un tableau représentant une Vénus.*

*A droite la porte d'un cabinet ornée de peintures fraîches, et au-dessus de laquelle on lit : Le temple de l'Amour.*

---

---

## S C E N E P R E M I E R E.

MARIE, Mad. VOISINET, (*entr'ouvrant la porte et passant sa tête.*)

Mad. VOISINET.

BONJOUR, ma bonne amie.

MARIE.

Eh ! bonjour, ma voisine !

Mad. VOISINET, (*à part.*)

Bon ? elle ne sait pas encore que je suis la mère du principal locataire. (*haut.*) Que fait votre mari ?

MARIE.

Air : *Du vaudeville d'Abuzard.*

Gardez-vous bien de l'éveiller,  
Accablé par la lassitude,  
Au même instant pour sommeiller  
Enfin il a quitté l'étude ;  
Au lieu de dormir dans son lit,  
Suivant la méthode commune,

## LE PEINTRE

Mon époux a passé la nuit  
A dessiner un clair de lune.

(bis.)

Mad. VOISINET.

Je vous plains de tout mon cœur.

M A R I E.

Il est vrai que mon mari est un homme distrait, préférant la réputation à l'argent, et son art à tout.

Mad. VOISINET.

Même à sa femme ?

M A R I E.

Je ne dis pas cela ; il forme mille desseins à la fois et n'en exécute que très-peu ; une fois cloué à sa peinture, rien ne peut l'en distraire ; du reste, bon mari, bon père ; sans son enthousiasme pour la peinture, qui lui fait négliger bien des choses, ce seroit un époux parfait.

Mad. VOISINET.

Dites-moi, pourquoi ne fait il pas mettre du papier à son appartement ?

M A R I E.

Son projet est de le peindre lui-même. Ici nous ferons une alcove, et ce petit cabinet que vous voyez, sera son atelier.

Mad. VOISINET, (*montrant le cabinet à droite.*)

Et celui-là, qu'en faites-vous ?

M A R I E.

Je vous l'ai dit hier en secret, vous l'avez oublié, cela me prouve votre discrétion. Comme ce cabinet donne sur le quai de l'Ecole, et que la vue en est très-belle, mon mari veut en faire un endroit charmant, qui servira de chambre à notre Agathe, quand elle sera mariée ; charmante fille que mon Agathe ? Son père s'est mis en tête de lui faire exercer la peinture, mais elle n'aime que la musique.

Air : *Oui, mon cher Favart à tes yeux.*

Il veut lui donner un pinceau,  
Elle saisit une guitare,  
Il croit qu'elle fait un tableau,  
C'est son forté qu'elle prépare ;  
Lorsqu'il lui vante le *Guerchin*,  
C'est à *Piccini* qu'elle pense ;  
Lorsqu'il lui parle d'un dessin,  
Elle fredonne une romance.

(bis.)

Enfin son père veut lui faire épouser un peintre, c'est un musicien qu'elle aime, le jeune Florval a du mérite ! un peu étourdi. Mon époux, par avance, a nommé cette chambre le temple de l'amour. Les peintures, les décorations en sont déjà faites, il n'y a que les meubles qui manquent.

Mad. VOISINET; (*à part.*)

Voilà ce que je voulois savoir. (*haut.*) En effet, je me rappelle à présent que vous me dites tout cela hier, à telles enseignes que vous m'avez promis de me le montrer.

M A R I E.

Malgré la défense de mon mari, je l'ai fait voir hier à un amateur, il dit que ça vaut un argent immense.

Mad. VOISINET.

Un argent immense ?

M A R I E.

Air : *Du pas de Zépher.* (de Psyché.)

Oh ! c'est	Bouquets
Un parfait	Et des seps
Cabinet	Si bien faits
Très-complet,	Qu'un gourmand
Lieu joli,	S'y trompant,
Embelli	Au raisin
Des tableaux	Met la main.
Les plus beaux.	Oui ! c'est, etc.
Flatté,	Danse grotesque,
Enchanté,	Frisé Arabesque,
L'amateur,	Vénus,
Connoisseur	Bacchus,
Voit les traits	Lucifer,
Les plus vrais,	Jupiter,
Les plus frais.	César
Des eaux,	Dans un char,
Des bateaux,	Annibal
Des vallons,	A cheval,
Des moutons,	Cieux ouverts,
Des bergers,	Foudre, éclairs,
Des vergers,	Les enfers.
Des chasseurs,	Oui ! c'est, etc. etc.
Des pêcheurs,	

Le tout est peint sur le bois, de manière qu'on ne peut l'enlever; voilà comme est mon mari.

Mad. VOISINET.

Je brûle, je grille de voir ce cabinet; ma bonne amie, je vous en conjure, montrez-moi tout cela. Vous savez bien le petit service que je vous ai promis pour votre loyer?

MARIE.

Ce mot suffit! mon mari me l'a défendu; mais il ne sait pas que c'est aujourd'hui l'échéance du terme et que nous n'en avons pas le premier sou.

Mad. VOISINET.

Entrons, entrons. Ce sera l'affaire d'un moment.

(Elles entrent.)

## SCENE II.

AGATHE, (seule.)

**R**ELISONS le billet que Florval m'a remis hier.

Air : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

D'une flamme toujours nouvelle  
 Florval brûlera sous vos loix ;  
 Qui vous voit peut être infidèle ;  
 Mais c'est pour la dernière fois ;  
 Pourriez-vous avoir des alarmes  
 Sur la constance d'un amant ?  
 Si vous n'en croyez mon serment ;  
 Ah ! du moins croyez-en vos charmes.

(bis)

## SCENE III.

AGATHE, MARIE, Mad. VOISINET.

Mad. VOISINET. (seule sur le devant du théâtre.)

**C'**EST superbe ! et c'est moi qui en profiterai. Ils n'ont pas de quoi payer leur loyer, mon fils absent j'ai tout pouvoir, je vais leur signifier leur congé, et toutes les peintures me resteront. Je louerai six fois plus cher à un autre.

MARIE.

Eh bien, voisine, êtes-vous contente ?

Mad. VOISINET.

Enchantée? il n'y a pas de temps à perdre, je cours m'occuper du petit service que je vous ai promis. *(Elle sort.)*

## SCÈNE IV.

MARIE, AGATHE.

AGATHE.

BONJOUR, maman.

MARIE.

Viens que je t'embrasse, ma fille, à présent remettez-moi cette romance que Florval vous a donnée hier pendant le concert où je vous ai menée.

AGATHE.

Quoi, maman, vous nous aviez vus?

MARIE, *(après avoir lu des yeux la romance.)*

La romance n'est pas mal, et je la garde.

*Air : Lorsque vous verrez un amant.*

Retenez bien cette leçon  
 Fillette avant le mariage ;  
 De sa mère et de la raison  
 Ne doit suivre que le langage ;  
 Ne cherchez point un vain détour  
 Pour excuser votre foiblesse,  
 Les premiers soupirs de l'amour  
 Sont les derniers de la sagesse. *(bis.)*

AGATHE.

Florval est honnête, maman, vous connoissez sa famille et son bon caractère.

MARIE.

Je ne désapprouve point votre choix, mais je veux le diriger ; voici l'instant où votre père va se lever, vous savez qu'il a besoin de vous pour son tableau de Vénus ; allez vous habiller et laissez-moi lui parler.

AGATHE.

Oui, maman.

*(Elle sort.)*

## SCÈNE V.

MARIE, LE PEINTRE.

MARIE.

CHARMANTE fille ! je sais que Florval l'aime depuis longtemps, mais pourquoi ne fait-il aucune démarche ? il attend peut-être l'occasion favorable ; il connoît mon mari.

LE PEINTRE.

Ah ! bonjour, ma femme.

MARIE.

Tu me parois raisonnable, ce matin, parlons de ta fille, de ton loyer ; c'est aujourd'hui l'échéance du terme.

LE PEINTRE.

Mon sommeil n'a été qu'un rêve ; mon passage du Granique et mon cheval blanc ne me sont pas sortis de la tête.

MARIE.

Allons, le voilà.

LE PEINTRE.

Sais-tu bien ce qui m'est arrivé hier pendant ton absence ? il m'est venu un soi-disant amateur, riche à ce qu'il m'a paru ; il a jetté les yeux sur ce tableau, et, du premier mot, il m'en a offert cent louis.

MARIE.

Et ce tableau n'est pas livré ?

LE PEINTRE.

Non, il ne le sera pas de long-temps.

MARIE.

Mais songe donc que nous sommes dans le plus grand besoin.

LE PEINTRE.

Il m'offroit cent louis pour ce cheval blanc et il se dit connoisseur.

MARIE, (*regardant le tableau.*)

Ah ! mon dieu, ce cheval n'y est plus.

LE PEINTRE.

C'est vrai, et tu vas savoir pourquoi. Comment, lui dis-je, vous trouvez ce cheval bien fait. Mais cette tête du vainqueur



queur de Darius, l'expression de celle du Satrape de l'Ionie, et ce coup de hache que Rosacès détache sur le casque entr'ouvert d'Alexandre. (*à sa femme.*) Vois-tu ce coup de hache? vous trouvent froid et insensible? Ce cheval vous paroît sublime, et moi je le trouve guindé, faux, misérable, voilà la justice que je lui rends; à ces mots je l'efface et lui présente le tableau, il le refuse, il m'est resté.

M A R I E.

Refuser cent louis?

L E P E I N T R E.

Perdons cent louis, madame, perdons en mille, plutôt que d'exposer la moindre parcelle de ma gloire.

M A R I E.

Eh! moins de gloire et plus d'argent?

Air : *Des trembleurs.*

Tu dois à la chaircutière,  
 Tu dois au marchand de bière;  
 Tu dois à notre épicière,  
 Tu dois même à ton barbier;  
 Tu dois à la boulangère,  
 Tu dois à la pâtissière,  
 Tu dois à ta chapelière,  
 Tu dois à ton cordonnier.

L E P E I N T R E, (*à part.*)

Maudit cheval?

M A R I E.

Tu dessines admirablement bien.

Air : *Au coin du feu.*

Des volailles superbes,  
 Merlans aux fines herbes,  
 Carpes au bleu;  
 Mais malgré ton mérite;  
 As-tu dans ta marmite  
 Un pot-au-feu?

L E P E I N T R E, (*à part.*)

C'est son écume qui m'embarrasse. (*à sa femme.*) As-tu passé chez M. Tubœuf, rue de la Mortellerie?

M A R I E.

Pas encore.

B

## LE PEINTRE

## LE PEINTRE.

Vas-y ; tu lui demanderas un genou.

M A R I E.

Air : *Du vaudeville du parachute.*

Mais je crois que tu deviens fou :  
Avec des os , que veux-tu faire ?

L E P E I N T R E.

Vas chercher, te dis-je, un genou ;

M A R I E.

Tu feras une bonne chère.

(bis.)

L E P E I N T R E.

Mais, tu te plains mal-à-propos ;  
Car nous ferons bombance ;  
Ne sais-tu donc pas que les os  
Font la réjouissance.

(bis.)

M A R I E.

Oui, oui, plaisante, vas-y toi-même.

L E P E I N T R E.

Je ne peux pas y aller, il faut que j'écrive à mon marchand de chevaux de m'envoyer le cheval qu'il m'a vendu.

M A R I E.

Comment ! tu as acheté un cheval, toi !

L E P E I N T R E.

Oui, et tout entier encore, on n'a pas voulu me vendre la tête séparément ; je n'avois besoin que des vertèbres cervicales, mais je trouverai à placer ailleurs le sublimé, le profond et l'extenseur latéral.

M A R I E.

C'est donc un cheval mort que tu as acheté ?

L E P E I N T R E.

Oui ; et l'on devoit hier m'envoyer le squelette ; j'en ai besoin pour mon grand tableau anatomique.

M A R I E.

Peindre des os, c'est s'amuser à la moutarde ! et si j'étois que de mon mari....

Air : *Du vaudeville de Roquetaure.*

Je vous peindrois les cadrans bleux,  
L'œil dans la main... de l'occuliste,  
Et du quartier les envieux,

Le bon coing, le Saint-Jean-Baptiste ;  
 Je vous peindrois des barbes d'or,  
 L'ami du cœur, le veau qui tette.

LE PEINTRE.

Et moi je voudrois peindre encore  
 La bonne femme sans tête.

(bis.)

M A R I E.

Si tu ne veux pas peindre des enseignes, fait des portraits,  
 voilà ce qui rapporte... Madame Voisinnet, par exemple...

LE PEINTRE, (*l'interrompant.*)

Air : *On doit soixante mille francs.*

Cette vieille en mon cabinet  
 Vint me demander en secret

De peindre sa figure,

(bis.)

J'aurois bien pu le faire, mais

Moi, je ne m'abaisse jamais

A la caricature.

(ter.)

M A R I E.

Eh bien ! peint des modes, fait des envois dans les dé-  
 partemens, c'est Paris qui leur donne le ton.

LE PEINTRE.

Est-ce que je sais peindre des modes ?

M A R I E.

Ah mon dieu ! cela ne te sera pas difficile ; je vais t'en  
 donner des idées.

Air : *Du vaudeville de comment faire.*

La femme qui fuit les procès

Porte un bonnet à la plaideuse,

Et celle qui ne sort jamais

En porte un à la voyageuse ;

On voit le bonnet de Nina

Orner le front d'une coquette,

Et le chapeau de Paméla

Sur la tête d'une grisette ;

La beauté qui change d'amant

Chaque jour, sans nulle réserve,

Se pare, très-modestement,

D'une ceinture à la Minerve.

## L E P E I N T R E

Air : *Si Dorilas contre les femmes.*

On voit un bonnet à l'antique

Sur une tête de vingt ans.

D'être jeune, vieille se pique

Avec le toquet des enfans;

(bis.)

Cette beauté dont on rafole

A l'Elysée, à Monplaisir,

Quitte le bonnet à la fole

Pour le bonnet au repentir. } (bis.)

Songe donc que nous avons un loyer à payer et une fille à marier.

L E P E I N T R E.

Dans quelle attitude placeraï-je mes deux combattans, sous les murs de Jérusalem.

M A R I E.

Ton loyer.

L E P E I N T R E.

Sicamber, l'épée à la main, le bras tendu, à travers les ennemis, sait se faire un passage.

M A R I E.

Ta fille.

L E P E I N T R E.

Il pénètre jusqu'à Siphax. Le front en sueur, les yeux ardens, Siphax est delà.

M A R I E.

Ton loyer.

L E P E I N T R E.

Sicamber l'atteint à la clavicule, Siphax roule, ah!... mais en tombant il perce le flanc de son ennemi, de part et d'autre le sang coule... c'est chaud.

M A R I E.

Ton loyer, ta fille, ton loyer.

L E P E I N T R E. (*d sa femme.*)

Crois-tu qu'une panache figurera bien sur le front de Sicamber?... silence!... ma tête fermente... mon génie s'élève!...

M A R I E.

Il devient tout-à-fait fou.

L E P E I N T R E.

Quel sera le prix du vainqueur?

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS. AGATHE, (*paraît habillée en Vénus.*)

LE PEINTRE.

C'EST ma fille ! (*Agathe va se placer sur un petit coffre ,  
comme sur un piedestal. Le peintre saisit ses pinceaux et  
court à son chevalet.*)

M A R I E.

Il n'y a pas le moyen de lui parler.

LE PEINTRE, (*en peignant avec feu et en s'interrompant  
à chaque vers.*)

Air : *Je ne suis plus dans l'âge heureux*

Quel beau choix !... quelle expression !..

Quel coloris !... quel air de tête !..

La belle composition !..

Pour moi , quel triomphe s'apprête !.. :

*Albane* , je n'en doute plus ,

Dans mon tableau ton talent brille ,

Comme toi , pour peindre Vénus ,

Je ne sors pas de ma famille.

C'est bien , mon Agathe , viens embrasser ton père. Dis-moi ,  
as-tu bien dessiné hier , et cette tête de Diogène , où en est-  
elle ?

A G A T H E.

Je l'ai manquée absolument.

LE PEINTRE, (*d'un ton sévère.*)

Vous l'avez manquée , mademoiselle ! (*d'un ton radouci.*)

Je vois que le genre sévère n'est pas le vôtre ; après votre  
Roland furieux , nous vous donnerons du genre pastoral.

A G A T H E.

Oserai-je vous avouer , mon père , que malgré l'hommage  
que je rends à la peinture , je ne me sens pour elle aucune  
disposition ?

LE PEINTRE.

Qu'entends-je ?

M A R I E.

La vérité ; Agathe n'a pas le moindre goût pour le dessin.

## LE PEINTRE

LE PEINTRE.

Si cela étoit, ma femme, vous me feriez douter que je suis son père. Elle n'aime donc rien au monde ?

M A R I E.

Elle aime la musique.

A G A T H E.

Oui, mon père; personne ne me parle de mes dessins, et l'on m'a dit quelquefois que j'avois une voix passable.

LE PEINTRE.

La peinture, ma fille, est au-dessus de tous les autres arts, et je vous dis, moi, que vous avez des dispositions pour le dessin, j'ai vu certaines choses de vous que je ne démentirois pas.

*(à demi-voix à sa femme.)*

Connois-tu son Achille déguisé en femme ?

M A R I E.

Non.

LE PEINTRE.

C'est un joli morceau. *(à Agathe.)* Pour faciliter votre travail, un peintre de mes amis doit m'envoyer ce matin un mannequin très-bien fait.

M A R I E.

Laisse-là ton mannequin et reviens à ta fille.

LE PEINTRE.

Pour te prouver, Agathe, que je m'occupe pour toi d'un époux, apprends que mon gendre doit arriver en ce jour à Paris.

A G A T H E.

Ah ! mon cher Florval !

LE PEINTRE.

Air : *De Joconde.*

Ah ! pour moi que ce jour est beau !

Mon gendre est habile homme,  
Car pour m'apporter un tableau,  
Il vient de quitter Rome.

M A R I E

Est-ce un Italien, vraiment ?

LE PEINTRE

Italien du Maine,  
Blaisot est un peintre Normand  
De l'école romaine.

M A R I E.

Qu'il y reste. Ta fille aime un jeune musicien qui lui, convient beaucoup mieux qu'un barbouilleur.

L E P E I N T R E.

Arrêtez, femme, et ne blasphémez pas ; préférer un musicien à un peintre !

M A R I E.

L'un vaut bien l'autre.

L E P E I N T R E.

Ma femme, vous m'échauffez la bile.

M A R I E.

Air : *De la Walse.*

Vas à Tivoli,  
Vas à Frascati ;

A Monplaisir et chez Tortoni ;

Les cors, galoubets,  
Flûtes, Flageolets,

Les bassons

Mènent les rigaudons.

Les clarinettes,

Fifres, trompettes

Les tambours

Font toujours

Recettes,

Les hautbois

Se joignent aux voix ;

Quels groupes heureux !

Quels cercles joyeux !

Tous les ris

Sont fixés à Paris.

Qui chacun danse,

Bondit, s'élançe,

C'est un bal

Général

En France ;

Les violons

Ont débit de leurs sons.

Avec tes tableaux,

Que l'on dit fort beaux,

Tu languis,

Tu péris,

## LE PEINTRE

J'en gémis ;  
 Tu dois le loyer  
 De ton atelier ;  
 Et notre Agathe est à marier.

LE PEINTRE, (*avec explosion.*)

Ma femme !... ma femme ! ma femme !... nous nous brouillerons... nous nous séparerons ! le divorce !...

MARIE, (*en pleurant.*)

Voilà le grand mot lâché.

LE PEINTRE.

Ah ! je vois rouler une larme dans tes yeux... que ta douleur est belle !... veux-tu que je te peigne en matrone d'Ephèse.

MARIE.

Laissez-moi tranquille.

LE PEINTRE. (*se jettant à ses genoux.*)

Pardon, pardon, ma bonne amie ; je te laisse maîtresse dans la maison, mais corbleu ! du respect pour la peinture.

Vous, ma fille, rentrez et réfléchissez sur votre Roland furieux. (*Agathe sort.*)

## SCÈNE VII.

LE PEINTRE, MARIE.

LE PEINTRE.

Mon déjeuner est-il prêt ?... voyons mon port de mer.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCEDENS. FLORVAL, (*déguisé et portant un tableau sous son bras.*)

(*Agathe dans son cabinet.*)

FLORVAL. (*d part en entrant.*)

LES parens sont ici ; amour favorise mon stratagème ; (*haut et au peintre.*) n'est-ce pas au célèbre Aulinello que j'ai l'honneur de parler ?

Lz



LE PEINTRE. (*à sa femme.*)

Ma femme ! le célèbre Aulinello. (*à Florval.*) C'est lui-même.

FLORVAL.

Je suis neveu d'un très-grand amateur de peinture. Mon oncle m'a fait présent d'un tableau qui a excité bien des discussions parmi les attributeurs. Les uns prétendent qu'il est du Dominiquain, d'autres de Schorrel.

LE PEINTRE. (*avec force.*)

De Schorrel, tanpis, il a outré ses attitudes et trop prononcé les parties du corps.

FLORVAL.

Un autre enfin dit que le tableau n'est qu'une copie, soyez juge.

(*Il lui présente son tableau. Le peintre le pose sur le chevalet*)

LE PEINTRE.

Amenez-moi l'ignorant qui ose dire que c'est une copie, et je lui prouverai que c'est un original.

FLORVAL.

De qui le croyez-vous ?

LE PEINTRE.

De l'illustre Carofalo, lequel peignoit un œuillet dans tous ses ouvrages. Voyez-vous l'œuillet de Carofalo. Prenez ma loupe.

FLORVAL.

En effet, je l'aperçois dans le coin. Oh ! il est presque imperceptible. (*à part.*) Agathe ne vient point. (*au Peintre.*) C'est dommage que le coloris manque.

LE PEINTRE, (*avec enthousiasme.*)

Le coloris n'est que la magie de l'art, c'est le dessin qui en est la base, et malgré que le temps en ait dévoré plusieurs traits, le sujet ne m'en paroît pas moins admirable. Dans une belle campagne, un père et une mère ont les yeux attachés sur un objet que l'amant de leur fille leur fait observer, tandis qu'il glisse un billet dans la main de la jeune personne cachée derrière un buisson. Toi, ma femme, mets toi là. Vous, monsieur, vous faites l'amant. (*Il pose Marie et Florval dans une attitude conforme au tableau.*)

C

LE PEINTRE  
FLORVAL, (*d part.*)

Jamais Agathe ne recevra ma lettre.

LE PEINTRE, (*d Florval.*)

Vous n'auriez pas sur vous un papier, pour mieux figurer?

FLORVAL.

En voici un.

LE PEINTRE, (*posant le bras de Florval.*)

Restez comme cela. Agathe, êtes-vous là ?

AGATHE, (*dans son cabinet dont la porte est fermée.*)

Me voilà, mon père.

LE PEINTRE.

Restez où vous êtes, entr'ouvrez seulement la porte, et étendez le bras.

(*Agathe fait ce que son père lui dit.*)

Bien. Tandis que le père et la mère sont attentifs à considérer l'objet, l'amant glisse son billet. La jeune fille le reçoit-elle ?

FLORVAL, (*en donnant sa lettre à Agathe.*)

Oui.

LE PEINTRE, (*se retournant.*)

(*Agathe retire sa main.*)

Non. Le père se retourne et la main se retire.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Oh ! le beau sujet que voilà !

Combien l'idée en est hardie !

On ferait de ce tableau là

Une scène de comédie.

FLORVAL.

Il vous paroît?...

LE PEINTRE.

Sublime.

FLORVAL.

Acceptez-le, je vous prie, comme une marque de déférence pour vos talens.

LE PEINTRE, (*reçoit ce tableau et lui en donne un des siens.*)

Ah ! que de reconnaissance !... Acceptez en échange mon pèlerinage à Cythère.

FLORVAL, (*recevant le tableau du peintre.*)

Alors c'est moi qui vous suis redevable.

SCÈNE IX.

LE PEINTRE, MARIE.

LE PEINTRE.

EH bien, ma femme ! vous voyez ce que me vaut ma qualité de peintre. Cet hommage n'est que le précurseur de ceux qui m'attendent, lorsque j'aurai mis au jour ma bataille de Jéricho et mon siège de Jérusalem.

LE PEINTRE, (*examinant ses cartons.*)  
Vois-tu cette tête de Méduse, elle pétrifie.  
(*Madame Voisinnet entre.*)

---

SCÈNE X.

MARIE, LE PEINTRE, (*d son chevalet.*)  
Mad. VOISINET.

MARIE, (*d Mad. Voisinnet.*)

AH ! mon dieu, ma voisine, vous êtes pâle !

Mad. VOISINET.

J'en ai bien sujet. Je devois vous prêter une somme.

MARIE.

Oui, j'ai compté sur vous.

Mad. VOISINET.

N'y comptez pas, je n'ai rien touché ; et j'ai une nouvelle bien plus fâcheuse à vous annoncer.

MARIE. (*Mad. Voisinnet lui parle bas.*)

Vous m'effrayez.

LE PEINTRE, (*d son chevalet.*)

Air : *Nous nous marirons dimanche.*

Dois-je en ce moment

Prendre de Rembrandt

La touche sombre et sévère ?

Ou bien du Poussin,

Du Dominiquain

## LE PEINTRE

La vigoureuse manière..?

A mon dessin

Que le Guerchin

Préside,

De mon tableau

Que *Vanloo*

Décide;

Non... ce n'est pas de lui

Je veux aujourd'hui

Que le *Guide* soit mon guide.

M A R I E.

Ce soir même, nos meubles saisis et vendus!

Mad. V O I S I N E T.

Eh non! il y a du remède à tout cela, et si vous me vendiez à un prix modique les peintures de ce cabinet...

M A R I E. (*Mad. Voisinnet l'assied.*)

Nos meubles vendus!..., Je succombe.

L E P E I N T R E, (*d son chevalet.*)

Un peu plus de rondeur dans mes figures.

Mad. V O I S I N E T.

Laissez-là votre tableau et secourez votre femme.

L E P E I N T R E, (*allant et venant de sa femme à son tableau.*)

Ma femme!... mon tableau!... ma femme!... mon tableau!...

Mad. V O I S I N E T.

Eh! c'est lui qui est cause qu'elle va plus mal.

L E P E I N T R E.

Chien de tableau! prenez ce flacon. (*Il va d son tableau et fait mine de le jeter par terre.*) Si je le touche jamais... Eh bien, Marie, te sens tu mieux.

M A R I E.

Ce n'est plus rien.

L E P E I N T R E.

Qui donc t'avoit mise en cet état?

Mad. V O I S I N E T, (*d part.*)

Pour les amener à un accomodement, allons avertir les huissiers. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XI.

LE PEINTRE, MARIE.

MARIE.

Tous est perdu, dans une heure, si nous n'avons payé les deux termes que nous devons, nous serons dehors et tout sera vendu.

LE PEINTRE.

La loi défend de toucher aux instrumens des arts, ainsi mes tableaux seront en sûreté.

MARIE.

Mais tes meubles, tes peintures sur la boiserie de la maison, et que tu ne peux enlever, elles resteront au propriétaire.

LE PEINTRE.

O Corrège ! ô Raphaël ! défendez votre disciple, je les sens, leur génie m'inspire, non, il ne les aura pas !

MARIE.

Où vas-tu donc ? (*Le peintre entre brusquement sans répondre dans le cabinet à gauche.*)

Je crains qu'il ne se porte à quelque extrémité. Que faire ?

Air : *Une fille est un oiseau.*

Il est dans notre malheur  
 Une ressource peut-être,  
 Courrons le faire connoître  
 A Dolban, cet amateur ;  
 Il jouit de l'opulence,  
 Et dans cette circonstance  
 Il pourra fort bien, je pense ;  
 Nous aider de son argent ;  
 Le ciel a, dans sa sagesse,  
 Mis tout exprès la richesse  
 À côté de l'indigent.

(bis)

*Fin du premier acte.*

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

M A R I E , A G A T H E .

M A R I E .

A G A T H E , Agathe, où est donc votre père ?

A G A T H E .

Au Muséum ; il y est allé prendre l'attitude de deux guerriers pour son tableau du siège de Jérusalem.

M A R I E .

Il ne pense point au loyer, et moi je suis lasse de courir pour cela ; M. Dolban, cet amateur des tableaux de mon mari sur qui je comptois, est à sa maison de campagne de Saint-Cloud, et ne reviendra que ce soir ; on peut agir avant ce temps, je vais faire de nouvelles courses. *(Elle sort.)*

## SCÈNE II.

A G A T H E , Deux porteurs, *(portant sur un brancard Florval habillé en Roland furieux.)*

P R E M I E R P O R T E U R .

C'EST un mannequin qu'on nous a dit de déposer ici.

A G A T H E .

Ah ! je sais ce que c'est !... Mais cela gêne peut-être votre maître.

P R E M I E R P O R T E U R .

Ah mon dieu ! non, mam'selle, c'est moi qui le remplace.

A G A T H E .

Comment vous le remplacez ?

P R E M I E R P O R T E U R .

Depuis qu'il m'a à son service, il n'a pas d'autre mannequin que votre serviteur.

Air : *Du pas redoublé de l'infanterie.*

Fait-il entrer dans un tableau  
 Bacchus à rouge trogne,  
 Alors assis sur un tonneau  
 J'avale du Bourgogne ;  
 Lorsqu'il veut peindre un Cupidon ;  
 Pan ! voilà ma posture,  
 Fait-il le portrait d'un démon ?  
 Je prête ma figure.

A G A T H E.

C'est bien.

(*Les porteurs s'en vont.*)

### SCÈNE III.

A G A T H E. (*sur l'avant scène.*) F L O R V A L.

A G A T H E.

UN mannequin ! oh , il restera là long-temps sans que j'y touche ; mais que vois-je ?

Air : *Du vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Voilà ce Roland furieux ,  
 Vers lui , je ne sais quoi m'attire ,  
 Mais quel feu brille dans ses yeux ,  
 Vraiment , on dirait qu'il respire ;  
 J'admire qu'on puisse être ainsi  
 Trompé par l'art et l'imposture ,  
 Ah ! les mannequins aujourd'hui  
 Sont fais d'après nature.

O Ciel !... il s'agite , il soupire... c'est un homme.

F L O R V A L. (*se jettant aux genoux d'Agathe.*)

Un amant , belle Agathe , le plus soumis , le plus tendre.

Je connois le peintre , ami de votre père , qui lui a proposé un mannequin : la pureté de mes intentions l'a fait consentir à favoriser une démarche à laquelle je dois le bonheur de vous voir , de vous parler.

A G A T H E.

Ah ! Florval , quelle imprudence !... si mon père nous surprenoit... On vient... Florval , vous m'avez perdu.

J'étois tremblant sur mon péril, j'aurai de l'audace pour vous garantir du vôtre... N'est-ce pas Roland que vous deviez peindre ?

*(Il prend l'attitude de Roland, le bras tendu et l'épée à la main.)*

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS. LE PEINTRE.

LE PEINTRE.

**E**N sortant du Muséum, j'ai traversé le salon des tableaux nouvellement exposés, il y a de belles choses.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

*Minerve et la vérité nue*

Pour tout le monde ont des attraits

J'ai vu la *fortune perdue*,

On ne doit pas courir après ;

Sans trembler, j'ai vu le tonnère ;

J'ai vu des fruits d'un mauvais goût ;

Quant au tableau *de la misère*,

Celui-là se trouve par-tout.

*(bis.)*

Mais quel est ce tableau d'un jeune peintre, dont le coup d'essai est un coup de maître ?

Air : *Que mon âge et mes cheveux blancs.*

De ce proscrit, ce tendre époux,

Que je savoure la tristesse !

Sa fille embrasse ses genoux ;

Contre son cœur le mien se presse.

*(bis.)*

Entouré de mille amateurs,

C'est *Hennequin* qui le couronne ;

Ah ! que les lauriers sont flatteurs ;

Quand c'est un rival qui les donne ;

Poursuis *Guérin*, de tes pinceaux

Signale encore la puissance,

Donne au Muséum des tableaux,

Donne un *Raphaël* à la France.

Mais voyons un peu à quoi s'occupe ma fille !

*(Appercevant Florval, il recule.)*



Ciel !... que vois-je ?... Ah ! c'est le mannequin,  
(*Considérant le dessin d'Agathe.*)

Air : *Du vaudeville de la Belle fermière.*

J'aime beaucoup ton dessin,  
Livre-toi, ma fille, à l'étude,  
Bravo ! de ton mannequin  
C'est la véritable attitude !  
Ton héros est effrayant,  
Il m'a fait peur à l'instant ;  
Ma foi ! l'on prendroit ce vaillant,  
Avec sa longue épée,  
Pour défunt César ou Pompée

(*bis.*)

Ton exemple m'anime ; je vais peindre mes deux combattans  
sous les murs de Jérusalem.

(*Il va à son chevalet.*)

AGATHE, (*d Florval.*)

Vous voyez à quoi vous m'avez exposée.

FLORVAL, (*d demi-voix, d'un ton suppliant.*)

Belle Agathe !...

AGATHE.

Laissez-moi... Je vous défends de me suivre.

(*Elle entre chez elle.*)

FLORVAL.

Ma ruse m'a fort bien réussi ! épiéons le moment de sortir.

(*Il se met en posture et ne dit plus rien.*)

## SCÈNE V.

LE PEINTRE, FLORVAL.

LE PEINTRE.

EH mais, je n'ai point déjeuné. Mon dieu, si on pouvoit  
travailler et manger tout à-la-fois... Que vois-je là, du pain  
et une pêche... Elle est superbe, je la garde pour la dessi-  
ner... et ça ? de l'indigo, bon ! (*Il tient sa palette et du  
pain d'une main et un couteau de l'autre.*) Comment peindre  
ce Siphax ? Il est en garde et je n'ai point de modèle, je  
n'en ai pas trouvé au Muséum. Blessé à la clavicule, il  
tombe et perce Sicamber... où Sicamber reçoit-il le coup  
mortel?... C'est là, oui là, que Sicamber reçoit le coup

D

mortel. (*En disant cette dernière phrase, il a la bouche à moitié pleine et il a la pointe du couteau tournée contre sa poitrine.*)

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. BLAISOT, (*entrant essoufflé.*)

BLAISOT.

AH mon dieu ! au secours, au secours, madame Aufinello, Agathe, toute la maison ?

LE PEINTRE.

A qui en a-t-il donc ?

BLAISOT.

Eh parbleu ! à vous qui voulez vous tuer. Non, je dis, je ne vous ai pas vu le couteau sur le ventre.

LE PEINTRE.

L'imbécille !

BLAISOT.

Imbécille, beau-père ?

LE PEINTRE.

Comment ! beau-père ! eh ! c'est mon cher Blaisot qui revient d'Italie.

BLAISOT.

D'Italie ? je n'y ai pas mis le pied.

LE PEINTRE.

D'où venez-vous donc, après treize mois d'absence ?

BLAISOT.

Air : *Des fraises.*

Cher beau-père, de peur que  
Vous ne me cherchiez noise,  
De mon pays j'ai pris le  
Chemin, et j'arrive de  
Pontoise.

(*ter.*)

Par la guinguette.

Air : *Décacheter sur ma porte.*

Pour épouser votre fille  
Rose, blanche et bien gentille,  
Je fus jusques au Mans.  
Et je vous apporte la dedans  
Tous mes papiers de famille.

(*ter.*)

LE PEINTRE.

Et ce gand tableau de Raphaël, gage secret de nos conditions que vous deviez m'aller chërcher à Rome, où est-il ?

BLAISOT.

Où est-il ? c'est ce que je dis ; je ne l'ai pas.

LE PEINTRE.

Vous ne l'avez pas ?... traité rompu.

BLAISOT.

Oh ! que non ! au lieu de lui, je vous en garde un de ma composition qui le vaudra.

LE PEINTRE.

Vous, un Raphaël ?

BLAISOT.

Mieux que lui, beau-père ; il ne se seroit jamais avisé, comme je l'ai fait, de peindre une guerre de Troyes en miniature... Non, mais la miniature c'est que je vous travaille ça dans le grand genre.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Pour bien peindre, moi, j'ai le fil,  
Je suis l'honneur de la palette,  
De face ; je fais le profil,  
Et de trois-quarts la silhouette.  
D'un parvenu j'ai peint l'hôtel  
En gouache de légère trempe,  
L'histoire Romaine au pastel,  
Plus d'un mariage en détrempe ;

LE PEINTRE.

Ce n'est pas une miniature qu'il me faut, c'est un tableau de grandeur que vous m'avez promis.

BLAISOT.

Je l'ai.

LE PEINTRE.

Tant mieux, montrez le moi.

BLAISOT.

Je l'aurois bien amené, mais ils n'ont pas dans le Maine de voitures assez grandes ; ce n'est pas pour dire, mais c'est un morceau capital.

Air : *Du vaudeville des bruits de paix.*

Oh ! c'est un tableau de grandeur,  
Digne des plus grands maîtres,  
Il a simplement en hauteur  
Quinze à seize cent mètres ;  
Coloris, dessin en sont beaux,  
D'un haut prix je l'estime,  
Car il coûte, rien qu'en pinceaux,  
Mille francs, un décime.

LE PEINTRE.

Et vous vous dites peintre, vous barbouilleur à la toise.

LE PEINTRE  
BLAISOT.

Beau-père!

LE PEINTRE.

Je voudrais bien savoir ce que chante un pareil tableau.

BLAISOT.

Il ne chante pas.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Mais il offre un sujet Hébreu ;

On voit une femme Romaine ,

Au premier plan ; faire du feu

Dans un foyer à la Prussienne.

Au second plan on voit une femme qui accouche.

LE PEINTRE. (*retournant à son chevalet.*)

Allez , je rougis de vos sottises ; je suis bien bon de m'arrêter à des balivernes, quand je suis dans le feu de la composition. Le sot !

BLAISOT.

Vous parlez de moi, beau-père ?

LE PEINTRE.

Moi, ton beau-père ! dieu me garde de m'engendrer d'un pareil drôle.

BLAISOT.

Comment, un drôle.

LE PEINTRE. (*peignant.*)

Renforçons ce trait là ; bêtise, ignorant !

BLAISOT.

Ignorant ! pas d'injure ou je me fâche.

LE PEINTRE.

Plus d'expression... animal, butor.

BLAISOT, (*à part.*)

Faisons nous craindre. (*haut.*) Ah ça, beau-père, je dis si c'est à votre gendre que vous parlez, des injurés tant qu'il vous plaira, mais si ce n'est pas à votre gendre....

LE PEINTRE, (*l'interrompant.*)

Toi épouser Agathe ! elle mourra plutôt fille... Un modèle pour Siphax !

BLAISOT, (*tirant son épée.*)

En garde, morbleu ! en garde.

LE PEINTRE.

Ah ! on en garde !... bien, le poignet à l'opposite de votre hanche.

BLAISOT.

Oh ! je ne plaisante pas.

LE PEINTRE.

Levez un peu... de côté... un peu plus jetté en arrière.

BLAISOT.

Quest-ce à dire ?

LE PEINTRE.

L'œil hagard, le front pâle, les muscles tendus. Bon ! voilà ce que je cherchois.

BLAISOT.

Défendez-vous ou je vous passe mon épée au travers du corps.

LE PEINTRE.

Attendez donc que vous soyez blessé à la clavicule.

BLAISOT.

Non, non.

FLORVAL, (*descendant du piédestal où il figuroit le mannequin.*)

Assassiner un homme de la sorte. Traître ! c'est à moi que tu auras affaire.

(*Il croise l'épée de Blaisot qui tremble de tout son corps.*)

LE PEINTRE.

Bravo ! bravo ! voilà mes deux modèles, voilà Sicamber et Siphax, l'un est en quarte et l'autre en tierce. (*à Florval.*) Très-bonne contenance. (*à Blaisot.*) Mais vous, vous tremblez, un héros qui a peur, fi donc ! (*Blaisot s'enfait.*)

LE PEINTRE.

Arrêtez ; Siphax tombe, mais il ne prend pas la fuite, ce n'est pas dans mon dessin, arrêtez donc.

## SCÈNE VII.

LE PEINTRE, FLORVAL, BLAISOT, (*ramené par Marie.*)

MARIE.

Je le tiens, je le tiens.

LE PEINTRE.

C'est ma femme.

FLORVAL, (*à part.*)

Je vais être reconnu, où me cacher dans cet attirail ?

LE PEINTRE, (*à Blaisot.*)

Ah ? cette fois vous n'échapperez pas, et je m'en vais vous peindre.

MARIE.

Et qui donc peindre ? un voleur !

LE PEINTRE.

Un homme dont la complaisance va réparer les sottises. C'est Blaisot.

MARIE.

Blaisot !... ah ciel ! j'ai fait une course inutile, et je ramène cette imbécille ; j'ai bien du malheur aujourd'hui.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS. DOLBAN, (*conduit par Mad. Voisinnet.*)

Mad. VOISINET, (*dans le fond du théâtre à demi-voix à Dolban.*)

ENTREZ, vous verrez, vous serez enchanté.

DOLBAN.

Par où ?

Mad. VOISINET.

Suivez-moi. (*Ils entrent tous deux dans le cabinet.*)

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS.

LE PEINTRE, (*à Blaisot après l'avoir posé.*)

BIEN, vous voilà comme je veux ; où est donc l'autre ?  
(*Florval s'avance avec crainte.*)

Eh bien ! ils ont peur tous les deux à présent.

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS. Mad. VOISINET, DOLBAN, AGATHE.

DOLBAN.

QU'AI-JE VU ?

MARIE.

C'est vous, monsieur, que voulez-vous dire ?

FLORVAL, (*à part.*)

C'est Dolban, c'est mon oncle !

DOLBAN.

Cette femme est venue me chercher à ma maison de Saint-Cloud pour me faire voir des peintures à fresque qui étoient à vendre ici. Au nom de votre mari je suis accouru, mais quel est mon étonnement ? au lieu de ces amours, de ces nimphes, de ces bergers qu'on m'avoit annoncés, je n'ai vu qu'un fond noir, des têtes de morts et des larmes.

MARIE.

Grands dieux ! je vois maintenant à qu'elles extrémités sa fureur la porté. C'est mon mari qui a détruit lui-même son ouvrage, en apprenant que cette femme avoit spéculé sur son industrie.

Mad. VOISINET.

Eh bien ! puisque la ruse est inutile, je vais faire exéc-

ter la sentence levée contre vous ; les huissiers sont en bas qui attendent leur proie.

LE PEINTRE, *(en fureur.)*

Si j'avois à peindre l'ainée des Gorgones !....

DOLBAN.

Arrêtez, madame, à combien monte la créance que vous reclamez ?

Mad. VOISINET.

Une bagatelle, rien que 600 francs, sans compter les intérêts au taux de la place.

DOLBAN, *(au Peintre.)*

Prenez cette bourse qui étoit destinée à acheter les peintures à fresque, ce n'est point à titre de bienfait, ce mot pourroit vous humilier. Un tableau de votre composition suffit pour vous acquitter envers moi.

LE PEINTRE.

Ma femme, ma fille, embrassez les genoux de ce généreux protecteur... Le beau groupe !

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

De ce sujet sentimental,  
Je veux faire un original !  
Et sans jamais craindre l'envie,  
Que je verrois avec plaisir  
Mes confrères à l'avenir  
En multiplier la copie ?

DOLBAN, *(à Mad. Voisinet.)*

Retirez-vous, madame, on vous paiera dans la journée.

## SCÈNE XI et dernière.

LES PRÉCÉDENS excepté Mad. VOISINET.

DOLBAN, *(appercevant Florval tapi dans un coin.)*

AH ! ah ! vous avez là un beau mannequin. C'eut été dommage d'être forcé de vous en défaire ; mais que vois-je.

FLORVAL, *(riant.)*

Ah ! mon oncle, vous m'aviez reconnu.

DOLBAN.

Air : *Aimé de la belle Ninon,*  
C'est toi Florval, mon cher neveu !  
Quelle est ta nouvelle folie ?

FLORVAL.

Daiguez m'épargner un aveu.

DOLBAN.

Vas-tu jouer la tragédie ?..  
D'un spectacle moins sérieux ;  
Ici, mon neveu nous régale,  
Monsieur le Roland furieux  
Y vient jouer la pastorale.

*(bis.)*

Expliquez-nous ce mystère.

D O L B A N.

Cela ne sera pas difficile.

Air : *De la croisée.*

Dans mon neveu voyez Médor ;  
Et dans votre fille Angélique ;  
Consentez-vous que ce Médor  
Reçoive la main d'Angélique ?

M A R I E.

Je pense qu'il faut que Médor  
En ce jour épouse Angélique ;

M A R I E, L E P E I N T R E, D O L B A N.

Eh bien ! en ce cas , cher Médor ,  
Embrassez Angélique.

(bis.)

B L A I S O T.

Eh moi ! qu'est-ce-que je deviendrai dans tout ça ?

M A R I E.

Ma foi ! cher Blaisot, il n'y a plus rien à faire ici pour vous.

B L A I S O T.

Il faut donc prendre son parti.

V A U D E V I L L E.

Air : *Ah ! oui, l'amant le plus parfait.* (de Scarron.)

Pauvres amans , pauvres maris ,  
A Paris , comme on vous promène ,  
Oh ! ma foi , je gagne pays ,  
Et reprends la route du Maine ;  
Là , j'épouserai , sans façons ,  
Quelque fille de mon village ,  
Parmi mes choux et mes dindons ,  
Je vais vivre dans mon ménage.

(bis.)

M A R I E.

Sur la pièce et sur les acteurs ,  
Lorsque la critique s'arrête ,  
Les sifflets et les cabaleurs  
Font le tableau d'une tempête ;  
Mais par des applaudissemens ,  
Quand le public prévient l'orage ;  
Le père sourit aux enfans ,  
C'est le tableau du bon ménage.

(bis.)

L E P E I N T R E. (au public.)

Pour peindre un homme malheureux ,  
Il est un mot que l'on répète ,  
Cet homme là , dit-on , est gueux  
Comme un peintre ou comme un poète ;  
Le Peintre qui s'offre à vos yeux  
Confirme , hélas ! ce triste adage ,  
Mais venez souvent en ces lieux ,  
Vous enrichirez son ménage.

(bis.)

F I N.

